Toute la Lyre



Victor Hugo

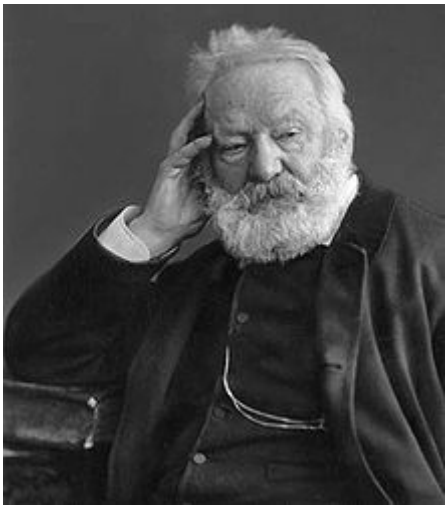
1893

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Victor Hugo



Victor Hugo, né le 26 février 1802 à Besançon et mort le 22 mai 1885 à Paris, est un poète, dramaturge et prosateur romantique considéré comme l’un des plus importants écrivains de langue française. Il est aussi une personnalité politique et un intellectuel engagé qui a joué un rôle majeur dans l’histoire du XIXe siècle.

 © Poeticus 2014 - 2026

Bon conseil aux amants

 © Poeticus 2014 - 2026

L'amour fut de tout temps un bien rude Ananké.
Si l'on ne veut pas être à la porte flanqué,
Dès qu'on aime une belle, on s'observe, on se scrute ;
On met le naturel de côté ; bête brute,
On se fait ange ; on est le nain Micromégas ;
Surtout on ne fait point chez elle de dégâts ;
On se tait, on attend, jamais on ne s'ennuie,
On trouve bon le givre et la bise et la pluie,
On n'a ni faim, ni soif, on est de droit transi ;
Un coup de dent de trop vous perd. Oyez ceci :

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,
Etait fort amoureux d'une fée, et l'envie
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut
Au point de rendre fou ce pauvre coeur tout brut :
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,
Se présente au palais de la fée, et salue,
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousky.
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.
Elle était ce jour-là sortie, et quant au mioche,
Bel enfant blond nourri de crème et de brioche,
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,
Il était sous la porte et jouait au cerceau.
On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.
Comment passer le temps quand il neige en décembre.
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot ?
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.
C'est très simple. Pourtant c'est aller un peu vite,
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est moscovite,
Que de gober ainsi les mioches du prochain.
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.
Quand la dame rentra, plus d'enfant. On s'informe.
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme.
As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai ?
Le bon ogre naïf lui dit : Je l'ai mangé.

Or, c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,
Jugez ce que devint l'ogre devant la mère
Furieuse qu'il eût soupé de son dauphin.
Que l'exemple vous serve ; aimez, mais soyez fin ;
Adorez votre belle, et soyez plein d'astuce ;
N'allez pas lui manger, comme cet ogre russe,
Son enfant, ou marcher sur la patte à son chien.

 © Poeticus 2014 - 2026

 © Poeticus 2014 - 2026

Commencement d'une illusion

Il pleut ; la brume est épaissie ;
Voici novembre et ses rougeurs
Et l'hiver, effroyable scie
Que Dieu nous fait, à nous songeurs.

L'abeille errait, l'aube était large,
L'oiseau jetait de petits cris,
Les moucherons sonnaient la charge
A l'assaut des rosiers fleuris,

C'était charmant. Adieu ces fêtes,
Adieu la joie, adieu l'été,
Adieu le tumulte des têtes
Dans le rire et dans la clarté !

Adieu les bois où le vent lutte,
Où Jean, dénicheur de moineaux,
Jouait aussi bien de la flûte
Qu'un grec de l'île de Tinos !

Il faut rentrer dans la grand'ville
Qu'Alceste laissait à Henri,
Où la foule encor serait vile
Si Voltaire n'avait pas ri.

Noir Paris ! tas de pierre morne
Qui, sans Molière et Rabelais,
Ne serait encor qu'une borne
Portant la chaîne des palais !

Il faut rentrer au labyrinthe
Des pas, des carrefours, des moeurs,
Où l'on sent une sombre crainte
Dans l'immensité des rumeurs.

Je regarderai ma voisine,
Puisque je n'ai plus d'autre fleur,
Sa vitre vague où se dessine
Son profil, divin de pâleur,

Son réchaud où s'enfle la crème,

 © Poeticus 2014 - 2026

Sa voix qui dit encor maman ;
Gare ! c'est le seuil d'un poëme,
C'est presque le bord d'un roman.

Ma voisine est une ouvrière
Au front de neige, aux dents d'émail,
Qu'on voit tous les soirs en prière
Et tous les matins au travail.

Cet ange ignore que j'existe
Et, laissant errer son oeil noir,
Sans le savoir, me rend très triste
Et très joyeux sans le vouloir.

Elle est propre, douce, fidèle,
Et tient de Dieu, qui la bénit,
Des simplicités d'hirondelle
Qui ne sait que bâtir son nid.

 © Poeticus 2014 - 2026

D'après Albert Dürer

Le frêle esquif sur la mer sombre
Sombre ;
La foudre perce d'un éclair
L'air.

C'est minuit. L'eau gémit, le tremble
Tremble,
Et tout bruit dans le manoir
Noir ;

Sur la tour inhospitalière
Lierre,
Dans les fossés du haut donjon,
Jonc ;

Dans les cours, dans les colossales
Salles,
Et dans les cloîtres du couvent,
Vent.

La cloche, de son aile atteinte,
Tinte,
Et son bruit tremble en s'envolant
Lent.

Le son qui dans l'air se disperse
Perce
La tombe où le mort inconnu,
Nu,

Épelant quelque obscur problème
Blême,
Tandis qu'au loin le vent mugit,
Gît.

Tous se répandent dans les ombres,
Sombres,
Rois, reines, clercs, soudards, nonnains,
Nains.

La voix qu'ils élèvent ensemble,

 © Poeticus 2014 - 2026

Semble
Le dernier soupir qu'un mourant
Rend.

Les ombres vont au clair de lune,
L'une
En mitre et l'autre en chaperon
Rond.

Celle-ci qui roule un rosaire
Serre
Dans ses bras un enfant tremblant,
Blanc.

Celle-là, voilée et touchante,
Chante
Au bord d'un gouffre où le serpent
Pend.

D'autres, qui dans l'air se promènent,
Mènent
Par monts et vaux, des palefrois
Froids.

L'enfant mort à la pâle joue,
Joue ;
Le gnome grimace, et l'esprit
Rit.

On dirait que le beffroi pleure ;
L'heure
Semble dire en traînant son glas
Las :

- Enfant ! retourne dans ta tombe !
Tombe
Sous le pavé des corridors,
Dors !

L'enfer souillerait ta faiblesse.
Laisse
Ses banquets à tes envieux,
Vieux.

C'est aller au sabbat trop jeune !

 © Poeticus 2014 - 2026

Jeûne.
Garde-toi de leurs jeux hideux,
D'eux !

Vois-tu dans la sainte phalange
L'ange
Qui vient t'ouvrir le paradis,
Dis ? -

Ains la mort nous chasse et nous foule,
Foule
De héros petits et d'étroits
Rois.

Attilas, Césars, Cléopâtres,
Pâtres,
Vieillards narquois et jouvenceaux
Sots,

Bons évêques à charge d'âmes,
Dames,
Saints docteurs, lansquenets fougueux,
Gueux,

Nous serons un jour, barons, prêtres,
Reîtres,
Avec nos voeux et nos remords
Morts.

Pour moi, quand l'ange qui réclame
L'âme
Se viendra sur ma couche, un soir,
Seoir ;

Alors, quand sous la pierre froide,
Roide,
Je ferai le somme de plomb,
Long ;

Ô toi, qui dans mes fautes mêmes
M'aimes,
Viens vite, si tu te souviens,
Viens

T'étendre à ma droite, endormie,

 © Poeticus 2014 - 2026

Mie ;
Car on a froid dans le linceul,
Seul.

26 décembre 1827

 © Poeticus 2014 - 2026

Oh! si vous existez, mon ange

Oh! si vous existez, mon ange, mon génie,
Qui m'emplissez le coeur d'amour et d'harmonie,
Esprit qui m'inspirez, sylphe pur qu'en rêvant
J'écoute me parler à l'oreille souvent!
Avec vos ailes d'or volez à la nuit close
Dans l'alcôve qu'embaume une senteur de rose
Vers cet être charmant que je sers à genoux
Et qui, puisqu'il est femme, est plus ange que vous!
Dites-lui, bon génie, avec votré voix douce,
A cét être si cher qui parfois me repousse,
Que, tandis que la foule a le regard sur lui,
Que son sourire émeut le théâtre ébloui,
Que tous les coeurs charmés ne sont, tant on l'admire,
Qu'un orchestre confus qui sous ses pieds soupire,
Tandis que par moments le peuple transporté
Se lève tout debout et rit à sa beauté,
Il est ailleurs une âme, éperdue, enivrée,
Qui, pour mieux recueillir son image adorée,
Se cache dans la nuit comme dans un linceul,
Et qu'admiré de tous, il est aimé d'un seul!

Février 1833

 © Poeticus 2014 - 2026

Vois-tu, mon ange

Vois-tu, mon ange, il faut accepter nos douleurs.
L'amour est comme la rosée
Qui luit de mille feux et de mille couleurs
Dans l'ombre où l'aube l'a posée.
Rien n'est plus radieux sous le haut firmament;
De cette goutte d'eau qui. rayonne un moment
N'approchez pas vos yeux que tant de splendeur charme;
De loin, c'était un. diamant,
De près, ce n'est plus qu'une larme.

Souffrons, puisqu'il le faut. Aimons et louons Dieu!
L'amour, c'est presque toute l'âme.
Le Seigneur aime à voir brûler sous le-ciel bleu
Deux cœurs, mêlant.leur double flamme.
Il fixe sur-nous tous son œil calme et clément,
Mais parmi ces vivants qu'il voit incessamment
Marcher, lutter, courir, récolter ce qu'ils sèment,
Dieu regarde plus doucement
Ceux qui pleurent parce qu'ils aiment!

10 janvier 1835

© Poeticus 2014 - 2026

Ce qu'en vous voyant si belle

Ce qu'en vous voyant si belle
Je sens d'extase et d'orgueil,
Respectueux et fidèle,
Je le dis à votre seuil.

Ce qu'en ma pensée éveille
Votre œil si fier et si doux,
Votre bouche-si vermeille,
Je le dis à vos genoux.

Ce que tu mets dans mon. âme,
Où toujours tu régneras,
D'amour,. d'ivresse et de flamme,
Je veux le dire en tes bras.

Décembre 1844.

© Poeticus 2014 - 2026

Sais-tu ce que Dieu dit

Sais-tu ce que Dieu dit à l'enfant qui va naître?
Quand cet humble regard s'entrouvre à notre jour,
Il lui dit: Va souffrir, va penser; va connaître;
Âme, perds l'innocence et rapporte l'amour! -

Oui, c'est là le secret. Oui, c'est là le mystère.
Quoi qu'on fasse, il n'est rien qu'on ne puisse blâmer,
On tombe à chaque pas qu'on fait sur cette terre,
Tout est rempli d'erreur, mais il suffit d'aimer.

Colombe, c'est l'amour qu'il faut que tu rapportes!
Après ce dur voyage, obscur, long, hasardeux,
Le ciel d'où nous venons peut nous rouvrir ses portes.
On en est sorti seul, il faut y rentrer deux.

19 juillet 1850

 © Poeticus 2014 - 2026

Elle vit

Elle vit que j'étais en train de lire Homère.
Mes yeux étaient remplis de l'immense chimère
D'Achille, et des combats que j'entendais, hennir.
-Qu'est-ce que tu fais là,? Veux-tu-bien t'en venir!
Dit-elle; mais tu n'es qu'une bête! et la preuve,
C'est que tu ne vois pas que j'ai ma robe neuve.
Nous allons à Verrière, et nous y mangerons
De ces fraises qu'on trouve avec les liserons.
Vous serez sage. Ah çà! pas, de vilaines choses.
Figure-toi qu'on dit que c'est tout plein de roses!
Tu choisis bien ton temps pour lire un vieux bouquin!

Je me levai, je mis ma veste de nankin; ,
Et Suzon m'emmena, foulant sous sa bottine
Lemnos, Egialée et la roche Erythine.

13 août 1859.

© Poeticus 2014 - 2026

L'amour n'est plus

L'amour n'est plus l'antique et menteur Cupido,
L'enfant débile et nu qu'aveuglait un bandeau.;
C'est un fier cavalier, la visière baissée,
Qui brise et foule aux pieds la Haine terrassée;

C'est le vainqueur armé du sort sombre et jaloux.
Madame, il est puissant quand il combat pour vous,
Au-dessus de son front quand il vous voit sans voiles
Planer, belle âme ailée, au milieu des étoiles,

O rayonnant esprit! rayonnante beauté!
Il est fort; il abat, d'un bras plus irrité,
L'envie, impur démon qui jusqu'à vous se traîne;

Il triomphe; et, rempli d'une fierté sereine,
Tour à tour il regarde, avec un œil joyeux,
Le monstre sous ses pieds, et l'ange dans les cieux.

29 décembre 1843.

© Poeticus 2014 - 2026

Nuit

Le ciel d'étain au ciel de cuivre
Succède. La nuit fait un pas.
Les choses de l'ombre vont vivre.
Les arbres se parlent tout bas.

Le vent, soufflant des empyrées,
Fait frissonner dans l'onde, où luit
Le drap d'or des claires soirées,
Les sombres moires de la nuit.

Puis la nuit fait un pas encore.
Tout à l'heure, tout écoutait.
Maintenant nul bruit n'ose éclore ;
Tout s'enfuit, se cache et se tait.

Tout ce qui vit, existe ou pense,
Regarde avec anxiété
S'avancer ce sombre silence
Dans cette sombre immensité.

C'est l'heure où toute créature
Sent distinctement dans les cieux,
Dans la grande étendue obscure,
Le grand Être mystérieux !

© Poeticus 2014 - 2026

Nuit tombante

Vois le soir qui descend calme et silencieux.
Septentrion, delta de soleils, dans les cieux
Écrit du nom divin la sombre majuscule ;
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule ;
Traînant quelque branchage obscur et convulsif,
Le bûcheron convoite en son esprit pensif
La marmite chauffant au feu son large ventre,
Rit, et presse le pas ; l'oiseau dort, le boeuf rentre,
Les ânes chevelus passent portant leurs bâts ;
Puis tout bruit cesse aux champs, et l'on entend tout bas
Jaser la folle avoine et le pied-d'alouette.
Tandis que l'horizon se change en silhouette
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.

© Poeticus 2014 - 2026

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines,
Quand l'ombre émue a l'air de retrouver la voix,
Lorsque le soir emplit de frissons et d'haleines
Les pâles ténèbres des bois,

Quand le boeuf rentre avec sa clochette sonore,
Pareil au vieux poëte, accablé, triste et beau,
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore
Devant la porte du tombeau ;

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées,
Nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,
Et nous regarderons les voûtes étoilées.
C'est dans les champs qu'on voit les cieux.

Nous nous promènerons dans les campagnes vertes ;
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes
Sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit !

Nous parlerons tout bas des choses infinies.
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur.
Nous ouvrirons nos coeurs aux sombres harmonies
Qui tombent du profond azur.

C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes.
Ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux.
Rêveurs, nous mêlerons le trouble de nos âmes
A la sérénité des cieux.

La calme et sombre nuit ne fait qu'une prière
De toutes les rumeurs de la nuit et du jour ;
Nous, de tous les tourments de cette vie amère
Nous ne ferons que de l'amour !

© Poeticus 2014 - 2026

Quand deux coeurs en s'aimant ont doucement vieilli

Quand deux coeurs en s'aimant ont doucement vieilli
Oh ! quel bonheur profond, intime, recueilli !
Amour ! hymen d'en haut ! ô pur lien des âmes !
Il garde ses rayons même en perdant ses flammes.
Ces deux coeurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un.
Il fait, des souvenirs de leur passé commun,
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre.
- Chérie, n'est-ce pas ? cette vie est la nôtre !
Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
Et devient l'amitié tout en restant l'amour !

© Poeticus 2014 - 2026

Soir

Dans les ravins la route oblique
Fuit. - Il voit luire au-dessus d'eux
Le ciel sinistre et métallique
A travers des arbres hideux.

Des êtres rôdent sur les rives ;
Le nénuphar nocturne éclôt ;
Des agitations furtives
Courbent l'herbe, rident le flot.

Les larges estompes de l'ombre,
Mêlant les lueurs et les eaux,
Ébauchent dans la plaine sombre
L'aspect monstrueux du chaos.

Voici que les spectres se dressent.
D'où sortent-ils ? que veulent-ils ?
Dieu ! de toutes parts apparaissent
Toutes sortes d'affreux profils !

Il marche. Les heures sont lentes.
Il voit là-haut, tout en marchant,
S'allumer ces pourpres sanglantes,
Splendeurs lugubres du couchant.

Au loin, une cloche, une enclume,
Jettent dans l'air leurs faibles coups.
A ses pieds flotte dans la brume
Le paysage immense et doux.

Tout s'éteint. L'horizon recule.
Il regarde en ce lointain noir
Se former dans le crépuscule
Les vagues figures du soir.

La plaine, qu'une brise effleure,
Ajoute, ouverte au vent des nuits,
A la solennité de l'heure
L'apaisement de tous les bruits.

A peine, ténébreux murmures,

 © Poeticus 2014 - 2026

Entend-on, dans l'espace mort,
Les palpitations obscures
De ce qui veille quand tout dort.

Les broussailles, les grès, les ormes,
Le vieux saule, le pan de mur,
Deviennent les contours difformes
De je ne sais quel monde obscur.

L'insecte aux nocturnes élytres
Imite le cri des sabbats.
Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas.

Par degrés, monts, forêts, cieux, terre,
Tout prend l'aspect terrible et grand
D'un monde entrant dans un mystère,
D'un navire dans l'ombre entrant.

 © Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
Bon conseil aux amants ..... p. 4
Commencement d'une illusion ..... p. 7
D'après Albert Dürer ..... p. 9
Oh! si vous existez, mon ange ..... p. 13
Vois-tu, mon ange ..... p. 14
Ce qu'en vous voyant si belle ..... p. 15
Sais-tu ce que Dieu dit ..... p. 16
Elle vit ..... p. 17
L'amour n'est plus ..... p. 18
Nuit ..... p. 19
Nuit tombante ..... p. 20
Quand la lune apparaît dans la brume des plaines ..... p. 21
Quand deux coeurs en s'aimant ont doucement vieilli ..... p. 22
Soir ..... p. 23

 © Poeticus 2014 - 2026